

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 22

Artikel: Les cloches
Autor: Tissot, Victor
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le canard de Crissier.

On nous écrit de Crissier:

Le 16 mai 1898, deux amateurs de truites explorèrent les ruisseaux qui traversent la commune. Hélas, rien ne mordait !...

Tout à coup, deux beaux canards apparaissent flânant sur l'eau, dans le fonds d'un ravin. Le plus jeune des pêcheurs, sans plus de réflexion, saisit un caillou, vise le canard et v'lan ! la bête fait la culbute, assommée sous le choc !... Ramasser la victime, la pendre sous la veste du camarade et revenir à la maison par des chemins détournés, ce fut l'affaire de quelques minutes. Du reste la nuit tombait.

Mais le propriétaire du canard, voyant la canne rentrer seule à son gîte, s'informe et crie, comme de juste. Les auteurs — à peu près involontaires — de l'accident s'empres-sent de payer dix francs, à titre d'indemnité. On signe la paix autour d'une rangée de *demis*, et l'on termine la soirée en chantant ces couplets improvisés :

Au son du « coincoin » le plus doux,
Par l'amour voulant se distraire,
Se berce au courant d'une eau claire
La cane avec son tendre époux...
Coincoin, coincoin !... La cane est veuve
Et nous pleurons son triste sort.
Mais, pour venger le canard mort,
Du crime on *recherche* la preuve.

Toute la maisonnée en deuil
Du disparu se met en quête.
Mais, hélas ! de la pauvre bête,
Un pan de veste est le cercueil...
Coincoin, coincoin ! La cane est veuve
Et nous pleurons son triste sort.
Mais, pour venger le canard mort,
Du crime on *veut trouver* la preuve.

A la dérobée et sans bruit,
Le coupable avec soin le cache,
En attendant qu'on le détache,
Qu'on le plume, enfin qu'il soit cuit...
Coincoin, coincoin ! La cane est veuve
Et nous pleurons son triste sort.
Mais, pour venger le canard mort,
Du crime on *soupçonne* la preuve.

Sous forme d'un gamin jaseur,
Heureusement la Providence
Veille et dénonce l'impudence
Du maréchal et du chasseur...
Coincoin, coincoin ! La cane est veuve
Et nous pleurons son triste sort.
Mais, pour venger le canard mort,
Du crime on *va trouver* la preuve.

Avant de l'avoir *boulotté*,
Nos larrons, dont les gens s'égayent,
De deux beaux écus sonnants payent
Le canard si bien caillouté...
Coincoin, coincoin ! La cane est veuve
Et nous pleurons son triste sort.
Mais, pour venger le canard mort,
Du crime on *a trouvé* la preuve !

Mieux valait clôturer l'incident par une chanson que de se brouiller, de plaider et de « faire des histoires » Mais la morale de tout cela, c'est que *baptiser une truite un canard*, présente quelques inconvénients, et qu'il est toujours sage de laisser reposer en paix les cailloux bordant les ruisseaux. (Un abonné).

Renseignements sur la pluie.

Ce titre étonnera sans doute nos lecteurs. En effet, ils doivent estimer suffisamment renseignés par les averses qui, depuis tantôt un mois, nous tiennent si fidèle compagnie. Cependant nous lisons dans le *Petit Marseillais* un article sur les « pays secs et les pays pluvieux » qui pourra les intéresser. En voici quelques extraits :

Il faut dire que si rien n'est plus ennuyeux que la pluie, rien n'est aussi moins uniforme et plus irrégulièrement réparti à la surface du globe. S'il existe des climats tempérés où il tombe une moyenne d'eau suffisante, il est des climats extrêmes: ceux-ci où il pleut énormément, ceux-là où il ne pleut qu'à de fort rares et fort lointaines exceptions, pour ne pas dire jamais.

De ce nombre sont ceux des déserts africains et américains et du Nouveau-Mexique, desséchés à l'infini par les alizés du Nord-Est. En certains districts de l'Australie, la quantité annuelle de pluie ne dépasse pas 35 millimètres — chiffre très au-dessous de la moyenne — parce que les alizés du Sud-Est rasant les côtes sans pénétrer dans l'intérieur.

On sait que l'on indique la quantité d'eau tombée en un point donné, sous quelque forme que ce soit, en évaluant à l'aide du « pluviomètre », la hauteur de la couche liquide que cette eau formerait sur le sol, si elle y séjournerait « sans s'évaporer et sans s'infiltrer ». D'une manière générale, la chute d'eau céleste va en croissant du pôle à l'équateur, l'évaporation étant maxima entre les tropiques.

En Sibérie — dans la vaste et désolée région dite des *toundras* écrêtée aujourd'hui par le chemin de fer transsibérien — il ne pleut jamais. La pluie est encore très rare au Pérou parce que les alizés du Sud-Est se dessèchent sur l'Amérique méridionale et sur la chaîne des Andes, où l'on voit des montagnes verdoyantes du côté de l'Est, ne montrant que le roc sur le versant du Pacifique. Lima, dans la vallée du Rimac, est un pays réputé sans pluie qui n'offre qu'une maigre végétation. A Callao et à Payta — ports maritimes sur lesquels planent des brumes épaisses pendant l'hiver — il ne pleut presque jamais. A Payta, un chemin de fer Decauville transporte l'eau d'alimentation que l'on va chercher à vingt milles du port.

En certains pays, il y a des mois où il ne pleut jamais ; à Alger, notamment, où il tombe par an 90 millimètres d'eau — climat se rapprochant des climats pluvieux — la moyenne de vingt années a donné seulement un millimètre de pluie pour le mois de juillet !

Par contre, et si la pluie est un phénomène à peu près inconnu en certaines zones, il en existe — et de très nombreuses — qui sont hantées par des pluies excessives par leur fréquence ou par leur abondance — quelquefois par les deux — ce qui amène des chutes annuelles de quelques mètres d'eau. Tels que le cap Français à Saint-Domingue, la Grenade aux Antilles, Bombay dans les Indes, où il

tombe par an de 2 à 3 mètres de pluie. Viennent ensuite Nantes, Bordeaux, Gènes, Milan, Charlestown, puis Rome, Lyon, Venise, Liverpool, enfin Paris et Marseille dont la différence pluviale n'atteint pas un centimètre.

Les deux points qui détiennent le record sont Buitenzorg, dans l'île de Java, où il tombe quatre mètres d'eau par an et Mahakwar, à 130 kilomètres Sud-Sud-Est de Bombay à la cote de 1300 mètres, sur le versant occidental de la chaîne des Ghattes, où la hauteur moyenne pluviale dépasse six mètres par an, pays du monde où il tombe le plus d'eau céleste, à cause de la mousson du Sud-Ouest qui charrie en ce point l'air saturé d'humidité de la mer des Indes.

LOUIS-ADRIEN LEVAT.

M. Victor Tissot nous autorise à reproduire le charmant poème en prose qui va suivre, écrit par notre compatriote à l'intention du *Tintamarre*, journal de la *Cavalcade de bienfaisance*, qui a eu lieu tout récemment à Fribourg. Ce morceau, plein de sentiment et de poésie, sera sans doute lu avec plaisir.

Les Cloches.

O cloches, vous n'êtes pas comme les fleurs insensibles et silencieuses, comme les campanules à la bouche muette, comme les lys dont les battants d'or ne résonnent jamais; ô cloches, votre chair de bronze tressaille et frémit; vous chantez, vous pleurez, vous êtes le rire et vous êtes les larmes.

Et vous êtes aussi, ô cloches, les commères et les babillardes de l'air, vous racontez toutes les histoires de clocher, vous êtes la chronique du bourg et du village, vous dites toutes les naissances, tous les mariages, toutes les morts. On ne vient pas sans que vous jasez. On ne s'unit pas sans que vous chantiez. On ne part pas sans que vous parliez. Vous carillonnez aux fêtes, vous vous tremoussez et vous dansez dans vos cages de pierre comme pour inviter M. le curé à faire danser ses paroissiens.

O cloches, vous êtes les compagnes aimées de ma solitude ! Vous avez un cœur qui palpite, une âme qui parle. Quand votre voix joyeuse ou émue arrive, à travers la vallée, jusqu'à mon chalet blotti sous les ramures, j'écoute et j'entends là-bas, au loin, la vie agitée des hommes, et je bénis ma haute retraite, mon asile caché dans la montagne, dans les sapins, loin des hommes !

O cloches à la douce et suave musique, cloches dont l'harmonie s'épand comme le parfum d'un vase, cloches sonores et vibrantes, que de chants divins vous chantez pour l'oreille attentive ! Que de duos mystiques entre votre âme et le cœur de l'Homme !

En vous écoutant l'autre jour, cloches, j'ai écrit ce que vous chantiez...

I. A L'AUBE

Le rideau de la nuit se déchire, ses lambeaux noirs s'encolent, se dispersent et tombent dans la calle. Des reflets de diamants et de rubis courent sur les cimes dressées comme de puissantes manelles dont les pointes émergent, rougissantes sous les premiers regards du soleil. Le village dort dans une brume violette. Des coqs se répondent: tout à coup la cloche de l'angelus du matin sonne et chante:

Verset. Homme, quitte ta couche, lève-toi, debout ! Lève-toi d'entre les morts. Lève-toi pour glorifier le Créateur qui t'accorde un nouveau jour, lève-toi pour magnifier son nom par le travail. Le

travail c'est l'encens, c'est le parfum, c'est la prière. Le travail, c'est la lampe sainte allumée sur l'autel. Aime ton travail. Cours-y avec joie, comme l'enfant court à sa mère. Debout, debout, le jour se lève, la cigale et l'alouette chantent depuis longtemps.

Répons. O sœur, pourquoi viens-tu me rappeler ma misère, ma triste et souffrante humanité ? J'étais si bien dans le sommeil, dans la mort, dans la nuit, dans le néant. Je jouissais de ne plus me sentir, de ne plus souffrir. O le bonheur d'être mort, de n'être plus qu'un atome, un souffle répandu dans l'air comme le souffle, comme l'âme d'une fleur effeuillée !... Pourquoi ne pas me laisser à mon repos, à mon anéantissement ? Pourquoi m'arracher des bras invisibles qui me berçaient dans des rêves délicieux, loin de la terre hostile, des hommes méchants ? O sœur ironique et cruelle, qui m'annonces en chantant qu'un jour nouveau s'ajoute à la chaîne lamentable de mes jours, et qui veux que le forçat entonne l'hymne de joie, l'hymne d'allégresse et de bonheur !

II. A MIDI

La terre brûlante fume comme un bûcher. Tout l'air cibre de la chaleur qui monte. Le soleil immobile étincelle, tel un grand bouclier accroché sur une draperie de velours bleu. Le long des routes pourpres, les attelages, la langue pendante, les yeux aveuglés de mouches, se trainent avec lenteur. Les bras et la poitrine nus, l'Homme travaille, accablé. L'Angelus de midi sonne et chante :

Verset. La sueur colle tes cheveux sur ton front et coule en ruisseaux sur tes épaules. Tes nerfs se tordent comme des cordes trop serrées. Repose-toi, Homme. Il est midi. La faim creuse tes entrailles. Va manger, reprends des forces pour poursuivre le chemin de ta journée, va t'asseoir à la table où la femme et tes enfants t'attendent...

Répons.... Oui, ils m'attendent, je le sais bien, ô ma sœur, comme une nichée de petits affamés !... Tu m'as réveillé avec le jour, et j'ai sué, j'ai peiné jusqu'à l'heure de midi, et je n'ai pas encore gagné leur pâtée... Les animaux des bois, les oiseaux des airs sont mieux partagés que moi. J'étais né pour être leur roi, et je suis esclave. La Création avait été faite pour m'appartenir, et l'on me chasse de partout. Quand l'homme sera-t-il délivré du crucifiement de sa chair, quand sera-t-il libre et heureux comme les animaux des bois et les oiseaux de l'air ?

III. AU CRÉPUSCULE

Le soleil est descendu de l'autre côté de la montagne. Ça et là brillent encore quelques taches de lumière, des plaques d'or qui mettent de merveilleuses orfèvreries sur les tapis des collines. Dans les mers du ciel coguent de petites îles vermeilles, des flottes fantastiques de nuages dont les voiles semblent faites d'ailes de flamants roses. Sur toute la vallée, avec une mansuétude de bénédictions, s'étend une paix bienfaisante. Les cheminées fument. Quelques lumières apparaissent. L'Angelus du soir sonne et chante :

Verset. Homme, redresse ton échine ployée, et regarde autour de toi. Comme les montagnes sont belles, comme tout est calme ! C'est la fin du jour, la fin de tes labeurs, de tes peines. Rentre chez toi, retourne aux bras de l'amour et du sommeil. Reprends le fil de tes rêves, bénis la nuit qui tombe, silencieuse et réparatrice, la nuit peuplée d'étoiles et de rêves ! Pour apaiser ta plainte, pour endormir ta douleur, ô Homme, fils d'Adam et de Job, je veux répandre sur toi comme des fleurs qui endorment, mes notes et mes sons les plus caressants, ceux qui donnent les jours heureux et guérissent de la vie. Ecoute ma voix, n'est-elle pas à tes oreilles comme le miel à ta bouche ? Et ne te semble-t-il pas que tu poursuis tes jours sur un sentier d'herbe tendre, entre des haies vertes et rafraîchissantes, et que la maisonnette riant sous le chèvrefeuille, la maisonnette où tu vas bientôt te reposer, est à toi ; que tout ce que tu vois autour d'elle, le verger, les arbres, le jardin, la fontaine, tout est à toi ? C'est le Travail qui a reconquis ta royauté perdue !

Répons. Chère cloche du soir, que ta voix est douce, que tes sons sont poétiques et charmants ! Tu donnes le Rêve, l'Illusion et l'Espoir dans le lendemain. Sonne, ô cloche, sonne encore, sonne longtemps, sonne toujours ; pendant toute la traversée de la sombre nuit, sonne le réveil radieux de mes songes, la réalisation enchantée de mes rêves, sonne la fin de mon esclavage, sonne la liberté de l'Homme !...

La chute de la nuit pacifie la terre, et la terre s'endort doucement aux sons des cloches du soir, comme un enfant s'endort aux chants de sa mère. V. Tissor

Les jurements sous les Bernois.

Une vieille ordonnance bernoise sur les jurements et les imprécations, qui étaient sévèrement punis, se termine par cette curieuse disposition :

« Il y en a qui prétendent couvrir la faute du jurement par quelque changement de mot, et par l'addition ou diminution de quelques syllabes, croyant que quand ils ne prononcent pas le jurement tout entier et expressément, il n'y a nul risque, qu'ils ne font point de mal et qu'ils n'ont pas juré. Mais comme ce n'est que des interprétations et des excuses vaines, qui doivent être réputées pour le jurement même, puisqu'il est écrit : *Que votre parole soit oui, oui, non, non, car ce qui est par dessus est du malin* ; nous défendons tous ces discours tournés et déguisés, et voulons que ceux qui les ont prononcés soient considérés comme s'ils avaient effectivement fait le jurement, et qu'ils subissent les mêmes peines. »

Ainsi donc, suivant cette ordonnance, il n'aurait pas été permis de se servir des expressions suivantes : *Que diantre fais-tu là ? Va te faire fiche ! Non d'une pipe ! Sapristi ! Mille bombes ! Nom d'un nom ! Nom de bleu !* etc. etc.

Un Anglais, arrivé trop tard pour assister à une fête de lutteurs dans le canton de Berne, témoigne tout son regret de ne pas avoir vu le vainqueur.

« Monsieur, si vous désirez absolument faire sa connaissance, dit le maître d'hôtel, la chose est facile, Arnold Flugli demeure à demi-lieue d'ici. Vous le trouverez sans doute aujourd'hui.

Le fils d'Albion se renseigne exactement, fait sceller un cheval et part. Arrivé à l'endroit indiqué, il ne tarde pas à trouver Arnold qui plantait des pommes de terre.

— Aoh ! c'est vous le fameux lutteur ?
— Oui, monsieur, c'est moi qui ai obtenu hier le premier prix.

— Aoh ! voulez-vous lutter avec moi ?
— Si cela vous fait plaisir...

L'Anglais saute à bas de cheval et ôte son habit. Ne connaissant pas la lutte suisse, il boxe vigoureusement, sans attendre de préliminaire, et jette le montagnard sur son séant. Vexé de cette manière de procéder, celui-ci empoigne de ses deux mains de fer son déloyal adversaire et le lance de l'autre côté d'un mur élevé de plus de trois mètres.

Sans se déconcerter, l'Anglais lui crie : « Aoh ! monsieur le lutteur, lancez aussi le cheval à moi. »

Aimer à la franche marguerite.

Dans cette saison où nous voyons partout les jolies marguerites émailler nos prairies, le moment ne peut être mieux choisi pour expliquer cette locution ordinairement employée pour désigner une disposition d'amour pleine de sincérité et de confiance.

Telle est la tendance du cœur de l'homme que, dans toutes les passions qu'il éprouve, il ne saurait jamais s'affranchir d'une sorte de superstition. L'amant est curieux, inquiet, il veut pénétrer l'avenir, pour lui arracher le secret de sa destinée. Il rattache ses craintes et ses espérances à toutes les pratiques mystérieuses que son imagination lui fait croire capables de changer la volonté du sort et de la disposer en sa faveur. Il veut trouver dans tous les objets de la nature des assurances contre les craintes dont il est assiégé. Il les interroge sur les sentiments de celle qu'il adore. Les fleurs, qui lui présentent son image, lui paraissent surtout propres à révéler l'oracle de l'amour. Lorsqu'il va rêvant dans la prairie, il cueille une marguerite, il en arrache les pétales l'un après l'autre, en disant tour à tour :

« M'aime-t-elle ? — pas du tout, — un peu, — beaucoup, — passionnément, » dans la persuasion que ce qu'il tient à savoir lui sera dit par celui de ces mots qui coïncidera avec la chute du dernier pétale. Si ce mot est *pas du tout*, il gémit, il se désespère ; si c'est *passionnément*, il s'enivre de joie, il se croit destiné à la suprême félicité, car la marguerite est trop franche pour le tromper.

Les amoureux villageois emploient aussi la plante appelée vulgairement pissenlît ou dent-de-lion, pour savoir s'ils sont aimés. Ils soufflent fortement sur les aigrettes duveteuses de cette plante, et, s'ils les font toutes envoler d'un seul coup, c'est un signe certain qu'ils ont inspiré un véritable amour.

La guerre aux oignons. — La *Revue municipale* dit qu'on vient d'établir dans une des compagnies des tramways électriques de Cincinnati, un règlement qui est, paraît-il, sans précédent dans les annales de cette ville.

Depuis quelque temps, le président de la Compagnie recevait presque chaque jour des plaintes de femmes ayant l'habitude de voyager dans les tramways. Ces dames disaient que l'haleine des conducteurs avait un parfum d'oignon cru, rendant le séjour dans les voitures absolument intolérable.

Dernièrement, vingt femmes habitant un des faubourgs de Cincinnati se sont rendues en corps au bureau du président et ont déclaré qu'elles ne s'en iraient point sans emporter la promesse formelle que l'odeur de l'oignon cru disparaîtrait des tramways de la Compagnie.

Le président leur promit de donner satisfaction à leur requête. Après plusieurs jours et pas mal de nuits de mûre réflexion, il se décida à rédiger un règlement portant que les conducteurs de la Compagnie devront dorénavant s'abstenir de manger des oignons crus, vingt-quatre heures au moins avant de commencer leur service.

Il y a quelques villes de France — et surtout dans le Midi — où ce règlement devrait bien être appliqué.

Voitures musicales. — Nous avons parlé dernièrement des réclames ambulantes. Une nouvelle variété de celles-ci vient d'être inaugurée, à Paris, par un grand loueur de pianos. C'est une voiture à bras, trainée par un seul homme et dont le plateau supporte deux grandes pancartes se rejoignant à leur partie supérieure. Sur chaque face est peint un des instruments cher à M. Reyer, dont on promène ainsi le nom dans toutes les rues. Dès que les roues se mettent en mouvement, elles actionnent un mécanisme, et aussitôt de mélodieux accords, aux sons métalliques, frappent les oreilles des passants. C'est ainsi que l'homme chemine. Hier, sous la pluie, nous dit le *Gaulois*, des mélomanes enrégés suivaient la nouvelle boîte à musique... Tel autrefois Orphée entraînait les bêtes à sa suite.

La reponsa d'on valet.

On a la nortse ora po djuî ài cartès. Se vo z'eintrâ dein on cabaret après midzo, vo z'etès sù dè vairè quasu à totès lè trabliliès dâi dzouvenès dzeins, dè cliiâo que sont mariâ et mîmameint dâi tot vilho, s'ein bailli à tapâ su la trablilia avouè lè cartès, et vo n'ouèdès què baoilâ : pique atout ! vingt de trèfle ! binocle ! quarante de fous ! équeceptra.

Et n'est pas rein què lè dzo su senanna que font cein.

La demeiinde, cliiâo que n'amont pas djuî ài gueliès, brassont cliiâo cartès tota la véprâ, que faut què l'âo fennè lè vignont criâ po allâ bairè lo café et sè dépatont vito dè l'âi allâ po poâi vito reimpougni lo dju et lâi restont dâi